

## La Loi du marché

**Réalisation :**

**Stéphane Brizé**

Film, France, mai 2015

Durée : 93'

**J**ai voulu faire ce film parce qu'il y a quelque chose qui m'écoeuré. [...] Pourtant, je suis quelqu'un d'ouvert sur le monde mais il y a quelque chose qui, au quotidien, m'effraie dans ce monde.»

C'est en ces termes que Stéphane Brizé, le réalisateur de *La Loi du marché*, présentait son film lors d'une projection et d'un débat au Conseil économique social et environnemental, en juin dernier. Pourtant ce film n'a rien d'un brûlot ou d'un coup de gueule. En revanche, il a une force et une puissance émotionnelle qui ne peuvent laisser indifférent.

On connaît son argument : Thierry, chômeur de longue durée après un licenciement économique, père d'un enfant handicapé, retrouve enfin du travail après de longs mois de galère où il s'est débattu en vain pour ne pas s'enfoncer. Le voici vigile dans un supermarché : il doit surprendre et interpeler de pauvres gens qui commettent de petits larcins ou des collègues de travail coupables de misérables fraudes pour faire face à leurs difficultés. Les uns après les autres, il les voit détruits et humiliés. Et, lors d'une nouvelle interpellation, Thierry subitement s'en va, sans un mot. Ce résumé ne rend que très mal compte de ce qui fait la force du film. Celle-ci vient d'abord de la simplicité de la forme : une série de scènes où la caméra reste fixe, neutre, et focalise notre regard sur le personnage principal. Ces scènes sont juxtaposées, sans lien apparent entre elles : un échange vif avec un conseiller de Pôle emploi, un moment de rire partagé en famille, un entretien avec la conseillère financière de sa banque, un pot de départ à la retraite au supermarché, la garde à vue d'un vieillard qui a dérobé des barquettes de viande... Mais



de ce désordre apparent naît subrepticement une progression qui nous prend aux tripes et nous conduit à la scène finale. Stéphane Brizé explique avoir utilisé délibérément les codes du documentaire pour une fiction. En fait, derrière cette simplicité apparente, on sent un vrai travail de réalisation et de construction d'une structure narrative.

Bien sûr, l'autre composante de cette force émotionnelle, c'est Vincent Lindon. On comprend vite pourquoi il a eu le prix d'interprétation masculine à Cannes : il ne joue pas, il est ce personnage taciturne, modeste et fier à la fois, un boxeur dans les cordes qui, au début, se bat, puis perd peu à peu pied avant de regagner sa dignité par un départ aussi silencieux que fracassant.

**« Je crée des espaces vacants dans lesquels nous pouvons projeter notre propre histoire »**

Une scène est particulièrement illustrative du talent de l'acteur mais aussi de la maîtrise du réalisateur : au cours d'un stage à Pôle emploi, les autres stagiaires doivent donner leur avis sur la façon dont Thierry se présente dans une vidéo ; les critiques s'ajoutent aux critiques, chacun apportant sa touche en toute bonne foi, avec une cruauté d'autant plus forte qu'elle est involontaire. La caméra reste focalisée sur Thierry – un choix délibéré du réalisateur au montage. On le voit petit à petit s'affaiblir tout en s'efforçant de tenir le coup et lorsque quelqu'un enfin fait un petit compliment, il se redresse imperceptiblement. Ce jeu tout en nuances, sans effet, sert par

faitement le projet du réalisateur. Il affirme que ce qui l'a intéressé, « *c'est travailler la matière Vincent Lindon, à la fois glaise, marbre, acier...* ». En effet, « *mon travail c'est d'utiliser un homme, un comédien, pour que le spectateur regarde à travers lui* ». Pour cela, « *je ne dis pas tout sur le personnage. [...] En ne montrant pas tout, je crée des espaces vacants dans lesquels nous pouvons projeter notre propre histoire et être émus par ce qu'on y projette de nous-mêmes et pas seulement par ce dont on est témoin. Vincent est toujours au centre de la problématique même quand il n'est pas acteur principal de la scène, mais c'est toujours son point de vue* ». Or, « *l'apport d'un très grand comédien, c'est de saisir quelque chose qui est impalpable* ».

C'est qu'au final, l'enjeu ce n'est ni le personnage ni l'acteur mais bien nous, les spectateurs : « *Le personnage que joue Vincent, au moment où il s'en va, sauve notre âme de spectateur. La plupart des gens penseront : je pense comme lui, j'aimerais pouvoir faire cela mais je ne pourrai pas. Mais lui, le fait. C'est aussi à cela que sert le cinéma : une sorte de catharsis.* »

S'agit-il d'un film engagé, d'une caricature à charge, comme le suggérait Laurence Parisot ou François de Rugy ? La réponse du Stéphane Brizé est éclairante : « *Je n'ai aucune imagination, je n'ai fait que regarder, je n'ai rien inventé. Or tout ce dont je parle, on en parle en continu mais tellement en continu que la cruauté de ces chiffres n'accède même plus à notre bulle rachidien. Mon étonnement, c'est de me demander dans quelle société on vit puisqu'il faut un film de fiction pour parler du réel.* »

En fait c'est un film qui nous parle de souffrance, de dignité et d'humanité, et c'est sans doute en cela qu'il est vraiment politique.

**G. A.**